

L'OFFENSIVE ANGLAISE : UNE GRANDE VICTOIRE

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2338. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi
10
AVRIL
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL. PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. — Tél. Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

Les points de départ de l'offensive britannique déclenchée hier



LE LIEUDIT « LA MAISON BLANCHE », A L'ENTREE DE LA FAMEUSE POSITION DU « LABYRINTHE », ENTRE LENS ET ARRAS



LES QUATRE PRINCIPAUX EPERONS DU PLATEAU DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE. — LA NOUVELLE OFFENSIVE ANGLAISE qui vient d'entamer les premières lignes ennemis du sud de Lens au sud d'Arras, permettant à nos alliés de ramener un nombre considérable de prisonniers, fait reparaître dans les communiqués des noms de localités et de positions

VUE PRISE AU TEMPS OU NOUS TENIONS CETTE PARTIE DU FRONT illustrés en 1915 par de furieux combats. A Notre-Dame-de-Lorette, à Neuville-Saint-Vaast, au « Labyrinthe », à Rovincourt, nos soldats firent déjà reculer l'ennemi, préparant les succès de leurs camarades anglais qui, depuis, les ont remplacés sur cette partie du front.

GRANDE VICTOIRE ENTRE ARRAS ET LENS

LES ANGLAIS ONT PRIS HIER L'OFFENSIVE SUR UN FRONT DE 22 KILOMÈTRES

Plus de 8.000 prisonniers

Nos alliés ont dépassé les premières et deuxièmes lignes ennemis et emporté plusieurs villages

Les troupes britanniques ont pris l'offensive, hier matin, entre Lens et Arras, et obtenu un brillant succès. Depuis le sud de Lens jusqu'aux abords de Neuville-Vitasse, au sud-est d'Arras, sur un front de 22 kilomètres, une avance importante a été réalisée. Les premières et les deuxièmes positions de l'ennemi ont été atteintes et dépassées ; plus de 8.000 prisonniers sont restés aux mains de nos alliés, qui tenaient à la fin de la journée la crête des lisières sud de la route d'Arras à Douai, les lisières et de Feuchy, la chapelle de Feuchy, sur la route de Cambrai, et, plus au sud, le village de Saint-Martin-sur-Cojeau. La progression dans la région d'Arras est de plus de deux kilomètres. Dans celle de Lens, elle est un peu moins prononcée en distance, mais a livré à nos alliés

C'est là un début magnifique et qui dépasse toutes nos espérances.

Le violent bombardement de ces trois derniers jours, les reconnaissances étendues des aviateurs et les batailles aériennes qu'ils avaient engagées au-dessus du territoire ennemi, tout faisait prévoir en cette région une attaque imminente. aucun de ces indices n'avait échappé aux Allemands. Ils s'attendaient au choc. Ils n'ont pu le supporter cependant ; sur toute la ligne leur résistance préparée et renforcée a été brisée. Aussi se contentent-ils d'annoncer, avec un embarras manifeste, que « la bataille se poursuit autour d'Arras ».

Neuville-Saint-Vaast, Carenty, Givenchy-en-Gohelle, Souchez, Angres, Ablain-Saint-Nazaire, Notre-Dame-de-Lorette, Roelincourt, Vimy, Thélus, lieux illustrés déjà par deux batailles : celle de mai et de juin 1915, et l'offensive du 25 septembre de la même année, prononcée en même temps que celle de Champagne.

La première de ces actions nous avait livré, après de durs combats, Carenty (le 9 avril), Neuville-Saint-Vaast, et la colline de Notre-Dame-de-Lorette. La seconde nous avait permis de dépasser Souchez, mais non d'atteindre la crête de Vimy, ni le télégraphe de Thélus, ni la ferme de la Folie, ni les villages de Givenchy et de Liévin. Les résultats obtenus, dès le premier jour, par nos alliés sont beaucoup plus encourageants, et témoignent du progrès considérable de nos méthodes d'attaque depuis dix-huit mois. Nous avons déjà pu faire une constatation pareille sur la Somme. Il est certain que depuis lors de nouvelles améliorations ont été réalisées.

Nous avons indiqué précédemment l'intérêt d'une offensive qui se produirait sur l'une ou l'autre des ailes, pendant le mouvement de retraite de l'ennemi. On peut prévoir que ce mouvement sera ac-



célérée par l'avance de nos alliés entre Arras et Lens, qui menace de déborder l'aile droite.

Devant Saint-Quentin, nos alliés ont occupé le village de Fresnoy-le-Petit et progressé entre ce village et celui de Vergnier.

Sur différents secteurs de notre front, l'activité de l'artillerie devient de plus en plus intense.

Jean VILLARS.

La préparation de l'offensive anglaise

FRONT BRITANNIQUE, 9 avril. — « Le sort en est jeté. Nos nouvelles armées sont entrées dans la lice avec la résolution de vaincre et la conviction de pouvoir réussir. » Ainsi parlait sir Douglas Haig après la bataille de la Somme, et le maréchal préparait aussitôt la bataille sur laquelle le rideau s'est levé ce matin.

Nous assistons, depuis des semaines, aux grandes préparatifs de l'offensive dite du printemps. Les armées britanniques travaillent silencieusement à ce grand ouvrage et ne vivent que dans l'espoir de se mesurer dans une lutte définitive avec l'ennemi. Les raids, les reconnaissances, les opérations plus ou moins secondaires n'étaient que des manifestations naturelles d'une activité débordante. La jeune armée était sa gourue.

Pendant ce temps, sur tout le front, les éléments d'une puissante attaque se rassemblaient, s'unissaient, se développaient.

Notre bombardement, dirigé excellemment par nos avions, augmentait d'heure en heure et prenait sous un feu plus dense chaque point de repère des lignes ennemis. Tant pour la consommation des munitions que pour l'efficacité du tir, les exploits précédents de l'artillerie se trouvaient dépassés.

Ces jours derniers, la situation devient inquiétante pour lui, l'ennemi, dont l'infanterie de première ligne multiplie les appels au concours de l'artillerie, se résout à faire une contre-batterie. Ce fut un duel

épiques entre les artilleurs des deux camps. Le 5 avril, vers 3 heures de l'après-midi, un spectateur placé sur le plateau... avait devant les yeux l'image saisissante du combat. Dans le ciel d'un bleu tout neuf, parsemé de nuages gros de menaces, les saucisses britanniques, la pointe dirigée vers les lignes ennemis, se balançaient mollement. Elles formaient un demi-cercle énorme et ressemblaient à d'énormes revolvers braqués sur un point invisible du ciel.

C'étaient en réalité autant de bons yeux scrutant les mouvements de l'ennemi, yeux précieux, car une garde d'aéroplanes veillait sur chacun d'eux. Au loin, très loin, en arrière des lignes allemandes, un petit nombre de ballons ennemis, peu élevés et sans garde, osaient à peine brader le ciel.

Entre ces saucisses adverses, survolant le « No Man's Land » en ébullition, les avions britanniques naviguaient sans être inquiets.

En cent endroits différents à la fois des éclairs jaillissaient des entrailles de la terre, d'un repli de terrain, d'un buqueteau, et le tonnerre suivait immédiatement l'apparition de la flamme. Les coups de canon étaient si nombreux et si rapprochés qu'on aurait dit le tic-tac d'une mireilleuse unique et formidable. Les deux artilleries allemande et britannique parlaient en même temps.

Les obus innombrables et de tous calibres tombaient sur les lignes adverses, pressés comme des épis, en soulevant des gerbes énormes, dont quelques-unes atteignaient la hauteur d'un troisième étage. Des avenues de grands arbres feuillus surgissaient ainsi sur les crêtes, se profilant un moment sur le ciel bleu et disparaissant lentement ; il y en avait de toutes les couleurs : des brunes, quand elles s'élevaient des terres meubles ; des roses, quand l'obus avait frappé de la brique.

Parfois, les explosions étaient si rapprochées, si denses que la terre était comme un volcan en éruption, et bien que l'atmosphère fut d'une rare pureté, l'horizon était embué de fumées multicolores. Il semblait que des villes invisibles étaient incendiées. Arras, pourtant, achevait son martyre.

Dans le même moment, l'aviation britannique livrait ces combats gigantesques dont le communiqué vous a entreceusé ; mais, comme ces combats avaient lieu à l'intérieur des lignes allemandes, nous n'en étions pas témoins ; nous avions suivi longtemps des yeux nos avions, aussi nombreux que des hirondelles, lorsqu'elles volent de compagnie. L'armée mettait en eux une partie de ses espoirs...

Vous connaissez une partie du bilan. Apprenez encore qu'un seul appareil britannique abattit à lui seul cinq de ses adversaires ; nous conservons la matrice de l'air. L'ennemi était aveuglé comme le 1^{er} juillet dernier.

La nuit venue, nuit sans lune, les troupes s'installaient dans les parallèles de départ et attendaient l'aurore. Les commandants de compagnie adressaient à leurs hommes les dernières recommandations ; on procédait à la distribution des grenades ; de temps à autre, on interrogait le ciel, souhaitant qu'il demeurât favorable...

Enfin, sur un dernier coup de sifflet, l'armée franchit le parapet.

Le procès de Mgr von Gerlach commencera jeudi

ROME, 9 avril. — C'est jeudi que commenceront, devant le conseil de guerre, les débats du procès intenté à Mgr von Gerlach, camérier secret du pape, et à ses complices, l'avocat Ambrogetti, Archita, Valente, Vitaliano Garcea, Francesco Niclosi Raspaglio, et Mario Pomarici, tous inculpés d'espionnage et de haute trahison.

Mgr von Gerlach, qui s'est réfugié en Allemagne, et Pomarici seront jugés par défaut.

Les débats auront lieu à huis clos, car ils intéressent la sécurité de l'Etat.

Un inculpé a deux défenseurs : l'avocat Ambrogetti en a trois pour lui seul.

Les débats dureront plusieurs jours.

COMMENT LES ANGLAIS FÊTENT LEURS MORTS



LEUR FILS VIENT D'ÊTRE TUÉ : ILS PAVOISENT LEUR MAISON

L'exemple, ici, vaut tous ceux que le stoïcisme antique le plus pur et le plus noble peut nous donner : le fils de la maison est mort, il est mort héroïquement, et les parents, refoulant leurs larmes, imposant silence à leur douleur, songent seulement à célébrer et leur cher mort et la chère patrie pour laquelle il a donné sa vie.

L'AMÉRIQUE CONTRE L'ALLEMAGNE

Berlin prétend ignorer l'état de guerre

On est certain de la décision du Brésil

Arrestation en masse des espions qui infestaient les Etats-Unis

BERNE, 9 avril. — Le correspondant à Berlin des journaux Hearst de New-York, von Wiegand, a envoyé samedi ce télégramme assez curieux :

« Hier étant vendredi saint, il n'y a pas eu de journées. Ce n'est donc qu'aujourd'hui que le public a appris la résolution du Congrès. On se demande par quel intermédiaire elle sera communiquée officiellement à l'Allemagne.

« En tout cas, on déclare que le gouvernement allemand se servira du même intermédiaire qui lui aura signifié la guerre, pour informer Washington qu'il refuse de ramasser le gant qui lui est jeté, qu'il n'accepte pas le défi et qu'il ne reconnaît pas l'état de guerre comme existant entre les deux pays.

« La situation sera donc des plus étranges et sans précédent.

« Les Américains sont bien traités et continuent à vaquer à leurs affaires, quoiqu'ils se préparent cependant à partir.

« L'Allemagne ne reconnaissant pas l'état de guerre que les journalistes étrangers américains ont été informés qu'ils pourront continuer à envoyer leurs messages pendant leur séjour si les journaux américains s'intéressent encore aux nouvelles de l'Allemagne. »

Les arrestations d'Allemands

LONDRES, 9 avril. — Le correspondant des Daily News à New-York télégraphie, à la date du 8 avril, les renseignements suivants sur les arrestations d'Allemands aux Etats-Unis :

Deux cents Allemands ont été arrêtés à Pittsburgh, à la suite d'un attentat qui a heureusement échoué et qui avait pour but de détruire le grand tunnel qui se trouve sur la ligne de Brighton.

Le 8 avril, mille Allemands ont été arrêtés. La plupart sont accusés d'avoir organisé une expédition militaire contre une nation amie ou contre les Etats-Unis.

A Cleveland, des fusils, des mitrailleuses et un drapeau allemand ont été découverts et confisqués.

La plupart des prisonniers ont été mis au secret dans les prisons fédérales d'Ellis-Island.

Le colonel Pierkovsky, réserviste allemand, qui fut un agent de von Papen, a été arrêté.

A New-York, la police a découvert, dans la maison de Mme Reisinger, que fréquentaient le comte Bernstorff et tous les agents allemands, une puissante station radiotélégraphique. Le maître-d'hôtel, réserviste allemand, était l'opérateur.

Conformément à la procuration d'inspiration Wilson, les Allemands demandent près des forts, des claquiers ou des usines de matériel de guerre ont commencé à déménager pour aller habiter plus loin.

Les services secrets ont arrêté dix-neuf nouveaux Allemands, parmi lesquels le docteur Karl Frank, ancien chef de la station radiotélégraphique de Sayville, et cinq anciens employés de la station radiotélégraphique de Tuckerton.

10.000 Allemands vont être déplacés

NEW-YORK, 9 avril. — Le recensement des Allemands naturalisés habitant les Etats-Unis commence aujourd'hui lundi à New-York.

Dès que cette mesure préparatoire sera terminée, on procédera au déplacement des dix mille Allemands naturalisés qui habitent à Brooklyn dans les zones interdites. — (Radio.)

L'aide militaire aux Alliés

WASHINGTON, 9 avril. — Les projets de loi qui vont être déposés au Congrès cette semaine comprennent :

Le service militaire obligatoire ;

Un projet de budget des recettes s'élevant à 3 milliards de dollars ;

L'augmentation des forces navales ;

L'accélération de la construction des navires marchands ;

Un grand emprunt en faveur des Alliés.

On a de plus en plus d'indices que le gouvernement envisage la possibilité d'envoyer une armée en Europe. Il a déjà commandé trois millions de grenades et examiné l'achat éventuel de casques en acier, de lance-bombes et d'autre matériel.

Après avoir dit les raisons qui interdisent la neutralité et pris des engagements vis-à-vis des Etats-Unis, le président a ajouté que la réparation des dommages causés au canal par les attaques allemandes avance rapidement et sera achevée dans quelques mois.

AU MEXIQUE



LE GÉNÉRAL VILLA
qui, du moment que Carranza ne donnait pas les résultats escomptés par la Wilhelmstrasse, a été choisi pour jouer, au complice de l'Allemagne, les agitateurs au Mexique, et à la poursuite duquel, par une curieuse coïncidence, le même Carranza vient, paraît-il, de lancer ses troupes

NEW-YORK, 9 avril. — Dimanche matin, le président Wilson fut officiellement avisé des décisions prises par le Conseil des ministres français, sous la présidence de M. Poincaré, tendant à placer dans toute la France le texte de son message et de le faire lire dans les écoles à la rentrée des vacances de Pâques.

M. Wilson a été également avisé que, risquant leurs vies, des aviateurs français avaient jeté dans les lignes allemandes son message, préalablement traduit en allemand.

M. Wilson, touché et ému, a simplement déclaré à son entourage :

« Rien ne doit m'étonner de la part de la France, elle a toutes les délicatesses de pensée comme tous les courages du cœur. »

L'Espagne chargée des intérêts des Etats-Unis et de Cuba en Allemagne

MADRID, 9 avril. — L'Espagne est désignée pour représenter les intérêts des Etats-Unis et de la république de Cuba à Berlin.

De même les intérêts allemands près de ces puissances seront représentés par l'Espagne.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

Rue de Rivoli, 53, PARIS

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

TAXATION DU BLE et recensement des céréales

A partir du 15 avril, la pâtisserie fraîche sera interdite

L'Officiel publie aujourd'hui le décret concernant l'application des lois du 7 avril concernant la taxation du blé et à l'addition de farines de succédanés à la farine de froment.

Il y est dit, entre autres :

Qu'il sera procédé, sur toute l'étendue du territoire, à un recensement des blés, orge, seigle, maïs, sarrasin, soja, sorgho, millet, fèves et fèveroles se trouvant chez les cultivateurs ;

Que les blés non destinés à la consommation familiale seront achetés, à cause ouverte, par l'administration chez les cultivateurs, au prix de 36 francs les 100 kilos. Ils pourront être achetés au même prix, par les meuniers, sur un certificat du maire. Les quantités de blé non déclarées ne pourront être vendues ou réquisitionnées à un prix supérieur à 33 francs ;

Que pour les céréales autres que le blé, les prix en seront établis par des commissions spéciales, dans chaque département ;

Que le prix du pain sera de même établi dans chaque département par le préfet, tenant compte des mélanges de farines autorisées ; mais qu'en aucun cas, et jusqu'à décision contraire, ce prix ne pourra dépasser celui fixé par les taxes actuelles, majoré de deux centimes et demi par kilo ;

Enfin, qu'à partir du 15 avril sont interdites sur tout le territoire la fabrication, mise en vente et vente de toute pâtisserie fraîche, c'est-à-dire de celle qui doit être consommée dans les quatre jours de sa confection.

Les Viennois ne sont pas privés que de gâteaux !

GENÈVE, 9 avril. — Un rédacteur de l'*Arbeiter Zeitung*, la feuille socialiste viennoise, est allé l'autre jour faire un tour au marché. Voici ce qu'il dit :

Le lieu de s'améliorer, les choses vont de mal en pis. Les marchés sont plus médiocrement approvisionnés qu'ils ne l'étaient même à l'époque des grands froids. Il y a un an, il était interdit de teindre les œufs à Pâques ; cette année, un ordre pareil est inutile, car il n'y a plus d'œufs à teindre, bien qu'en temps ordinaire nous puissions réservier pour l'exportation des millions d'œufs. Il y a également une grande pénurie des autres articles de consommation.

Le marché aux fruits est désert ; les baraqués en sont fermées. Les seuls légumes que l'on puisse trouver sont le céleri et le persil, et parfois, des carottes et des choux. Ces derniers affirment une grande boue, bien qu'ils contiennent de 1 fr. 25 la pièce. La choucroute, qui est pratiquement la seule nourriture de beaucoup de personnes, coûte de 50 à 80 centimes la livre.

La viande se fait toujours plus rare. De bonne heure, le matin, une foule de ménagères envahit le marché pour essayer d'en obtenir ; à 7 heures, il ne reste plus que quelques petits morceaux d'agneau, qui se paient 4 fr. 50 la livre environ. Le peu d'œufs mis en vente coûtent 6 fr. 70 la livre, de sorte que, pour la grande masse du peuple, il n'y a rien.

Les quantités de beurre livrées à la vente sont tout à fait insuffisantes ; la margarine est une rareté. La graisse d'oie coûte 10 fr. la livre. Grâce est le souci, lorsqu'on n'a pas de quoi procurer ni légumes, ni viande.

Ce fut avec méthode que l'Allemagne organisa les dévastations

Les déclarations de prisonniers faits récemment ont fourni des précisions édifiantes sur l'organisation de troupes allemandes en vue des destructions prescrites par le haut commandement.

Toutes les maisons de la zone à évacuer par l'armée allemande devaient être, suivant les premiers ordres reçus, vidées, puis rasées, les murs enfouis au bâtiere et au pic, les toits éventrés et effondrés, les puits et caves comblés.

Cette besogne à main d'homme devait s'opérer à loisir, sans incendies ni explosions, pour ne pas être remarquée par les Français et ne leur pas dévoiler les intentions de repli.

Ce n'est qu'au début de mars que, pressés par le temps, les Allemands se décidèrent à empêcher la dynamite et le feu. Des équipes spéciales furent constituées : équipes d'incendie, d'explosion, de destruction, nommées « Brandkommandos », « Sprengkommandos », « Zerstörungskommandos » ou « Brandpiquelets », « Sprengpiquelets », « Zerstörungspiquelets ».

Au XVII^e corps, ce furent les pionniers du 17^e bataillon qui fournirent les cadres de ces équipes spéciales, au ... chaque compagnie dut fournir trois volontaires choisis parmi les éclopés, les fatigués (Schonungsbedürftige schlappi) et les débiles, afin de ne pas affaiblir l'effectif en ligne, déjà si considérablement réduit par tous les détachés et employés dans les formations spéciales. Au seul volontaire ne se présente au 1^e bataillon, il fallut prélever d'office le nombre d'hommes demandé par le commandement.

La destruction des villages s'opéra sous la direction d'officiers et de sous-officiers du 17^e bataillon de pionniers. Les Brandkommandos encadrés par des pionniers, mirent systématiquement le feu aux immeubles à l'aide de paille de couchage, de copeaux et de ballots de copeaux spéciaux (Holzwolle) suspendus aux orifices des abris pour être enflammés en cas d'attaque par gaz.

D'autres piquets plaçaient des pétards dans les caves ou coupaien à la scie les arbres dans les vergers et le long des routes.

BROYÉ PAR LE MÉTRO

Vers neuf heures, hier matin, à l'arrivée d'une rame, à la station métropolitaine « Cours de Vincennes », un voyageur paraissant âgé de soixante-dix ans environ et portant un costume d'établissement hospitalier est tombé sur le quai. Son corps se trouva serré contre une grille placée en bordure du trottoir.

On dut mander les pompiers pour dégager le cadavre, affreusement broyé, du malheureux.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

Les socialistes allemands espéraient soulever une révolution en Italie

Mais, à leur grande confusion, les socialistes italiens refusèrent de prêter l'oreille à leurs avances

ZURICH, 9 avril. — Au cours de la semaine dernière, des agents germanophiles bien connus, opérant à Berne, à Zurich, à Lucerne, à Lugano, s'étaient employés à répandre le bruit que la révolution venait d'éclater en Italie. On sait maintenant sur quelle base chimérique ils fondaient leurs espoirs.

Quelques jours avant la propagation de cette fausse nouvelle, une conférence avait eu lieu à Berne entre un certain nombre de socialistes allemands, autrichiens et suisses, afin d'examiner la situation nouvelle créée à l'international par la révolution russe. Les délégués allemands y avaient déclaré que la répercussion des événements de Petrograd rendait possible l'adhésion des majoritaristes à la politique minoritaire et que les désordres qui s'étaient produits dans plusieurs villes, et notamment à Berlin, à Hambourg, dans la Prusse rhénane, en Saxe et en Bavière permettaient d'envisager à bref délai la possibilité d'un mouvement d'ensemble.

Les représentants autrichiens rappelaient de leur côté que M. Adler, leader du parti et père du meurtre du comte Sturzberg, avait fait voter dans leur récent congrès une motion sommant le gouvernement de conclure la paix sans délai. Ils ajoutèrent qu'en Galicie et en Bohême les éléments nationaux et les groupements ouvriers semblaient s'accorder sur la nécessité d'un mouvement libérateur russe et qu'à Vienne

et à Budapest la population donnait des signes de colère et de désespoir.

Les délégués des empires centraux (et c'était là le but réel de la réunion) adjurèrent leurs « camarades » suisses de se faire leurs intermédiaires auprès des socialistes officiels italiens pour leur prouver que le courant révolutionnaire qui s'affirmait en Allemagne et en Autriche serait accéléré en Italie ; les Serbes seraient accélérés d'abord en Italie.

Bien qu'il y ait, parmi les socialistes helvétiques, trois groupes très importants : celui de Zurich, nettement germanophile ; celui de Berne, purement marxiste et internationaliste, dirigé par le député Grimm ; et le parti représenté par M. Na de député de Neuhausen, violentement antimilitariste, la proposition des Austro-Allemands fut accueillie sans enthousiasme. Pourtant des emissaires acceptèrent d'aller s'informer en Italie ; ils en rapportèrent la conviction que les principaux leaders du socialisme officiel n'étaient nullement enclins à saboter la guerre et à servir les plans des gouvernements austro-allemands.

La manœuvre échoua donc piteusement, mais, ayant même d'en connaître le résultat, les délégués austro-allemands, prenant leurs désirs pour des réalités, avaient déjà commencé à répandre des bruits de révolution et c'est ce qui explique les rumeurs qui ont couru il y a quelques jours, à ce propos, dans plusieurs capitales.

Comment les Bulgares vinrent à bout de l'insurrection serbe

GENÈVE, 9 avril. — A la suite des persécutions permanentes exécutées par les autorités bulgares dans la Serbie occupée par les Bulgares, plusieurs soulèvements se sont manifestés en plusieurs endroits. Pendant les derniers internements de civils et surtout l'internement forcé des Serbes provoquaient un soulèvement plus important au commencement de mars.

Plus de vingt mille Serbes réfugiés dans la montagne attaquaient et prirent les villes de Prokoubie, Kouschoumlia et Lebane et menacent même la ville de Nich.

Les Bulgares envoyèrent immédiatement deux divisions pour réprimer ces mouvements insurrectionnels. La bataille fut sanglante, faisant de nombreuses victimes des deux côtés. Les Serbes se jetaient avec fureur sur les Bulgares pour s'emparer des armes et des munitions. Une troisième division dut intervenir pour sauver la ville de Nich et réprimer l'insurrection.

Les Serbes durent céder devant les canons et les mitrailleuses et se réfugier dans la montagne. L'armée bulgare se vengea cruellement sur les populations civiles. Tous les hommes âgés de plus de dix-sept ans sont rappelés et internés.

Le gouvernement grec organisait des bandes

Aussi le général Sarrail a-t-il dû se virer avec rigueur

SALONIQUE, 3 avril (télégraphié dans la transmission). — Le ministre royal des Affaires étrangères a demandé des explications sur les faits qui se seraient passés dans le sud de la zone neutre. Le général Sarrail a répondu par la lettre suivante :

Les six habitants de Dianitza qui ont été fusillés étaient des comitadjis. Il n'y a aucun doute à leur sujet.

Pour huit autres, il y a encore doute. S'il est prouvé qu'ils sont dans le même cas, ils seront fusillés.

Les deux hommes fusillés à Lourani ont été passés par les armes parce qu'ils étaient des comitadjis avérés. Deux autres, dont les maisons auraient été brûlées, sont des comitadjis ; ils auraient été fusillés s'ils n'avaient pas été absents, et ils le seront s'ils sont pris.

Si une église a été brûlée, c'est qu'elle avait été transformée en dépôt d'armes.

Si de l'orge a été enlevée, elle a été payée ou réquisitionnée.

Le sous-préfet de Kipourgos et le directeur de la police de la même localité sont les auteurs d'une série de nouvelles fausses et diffamatoires sur la zone neutre. Ils ont organisé et ravitaillé des bandes de comitadjis. Les papier saisis le prouvent. Leur arrestation s'imposait.

Quant aux deux gendarmes signalés, ils ont tiré contre nos troupes et un d'eux a été abattu ; l'autre aurait dû être fusillé. J'ai fait des observations à ce sujet.

En résumé, le gouvernement grec a organisé des bandes et les entraînait. J'ai donné des ordres pour faire passer par les armes tous les irréguliers. Ces ordres ont été exécutés et ils continuent à l'être.

Encore un navire américain torpillé !

MADRID, 9 avril. — Le voilier américain *Edwin Hund*, de 1.005 tonnes, a été torpillé samedi dernier. Neuf naufragés furent recueillis par un navire danois qui les a transportés au port de Almeria.

LE DERNIER EFFORT DES PACIFISTES AMÉRICAINS

On télégraphie au *Petit Parisien*.

Un nouveau parti d'opposition se forme, sans doute composé d'abord des pacifistes germanophiles regroupés sous une nouvelle étiquette, ensuite de tous les membres du Congrès qui croient, de très bons amis, que les Etats-Unis doivent entrer dans une guerre imposée par l'Allemagne, mais qui croient aussi sincèrement, que les Etats-Unis doivent combattre dans cette guerre pour eux-mêmes, suivant la doctrine traditionnelle de Monroe et l'ancienne politique isolée.

Les plus violents débats auront donc lieu au sujet de la première et de la plus importante démarche financière en vue de fixer la coopération avec les alliés.

Cependant la situation générale reste au fond le même. Les partisans de la doctrine de Monroe auront à choisir entre une alliance avec les pacifistes germanophiles, sous quelque doute que ceux-ci se présentent aux prochains débats, et le loyalisme envers le président. Leur choix ne peut pas faire de doute.

Concentrations mexicaines sur la frontière des États-Unis

NEW-YORK, 9 avril. — Des mouvements de troupes mexicaines sont signalés près de la frontière des Etats-Unis. Les officiers de l'armée américaine, qui se trouvent déjà dans les Etats du Sud, suivent avec attention ces mouvements qui pourraient préparer des opérations hostiles de la part de l'Allemagne.

GENÈVE, 9 avril. — Une mutinerie causée par l'insuffisance de nourriture a éclaté dans le croiseur cuirassé *Baden*. Plus de cent hommes ont été enfermés dans la deuxième caserne de la marine.

Les rations de l'équipage étaient les suivantes : le matin, demi-livre de pain avec du miel artificiel et de la marmelade. A midi, viande quatre fois par semaine, mélangée avec des betteraves cuites et bouillies ; la ration normale de 100-125 grammes par homme n'est accordée que le dimanche. Le repas du soir est exactement le même que celui du matin. On distribue le jeudi et le dimanche une ration de graisse et de beurre de 25 grammes.

21 HEURES. — LES OPERATIONS SE DEROULENT AVEC SUCCÈS, CONFORMEMENT A NOTRE PLAN. LES LIGNES ENNEMIES ONT ETE ENLEVÉES DE HENIN-SUR-COEULX AUX LISIÈRES SUD DE GIVENCHY-EN-GOBELINE, SUR UNE PROFONDEUR DE TROIS A CINQ KILOMÈTRES ET NOTRE AVANCE SE POURSUIT.

LES DEFENSES AVANCEES DE L'ENNEMI SUR CE FRONT Y COMPRIS LA CRÈTE DE VIMY ENLEVÉES PAR LES CANADIENS SONT TOMBÉES ENTRE NOS MAINS AU DEBUT DE LA MATINÉE. ELLES COMPRENAIENT UN RESEAU DE TRANCHÉES, ET LES VILLAGES FORTIFIÉS DE NEUVILLE-VITASSE, TELEGRAPH-HILL, TILLOY-LES-MOFLAINES, OBSERVATION-BRIDGE, SAINT-LAURENT-BLANGY, LES TILLEULS ET LA FERME DE LA FOLIE.

LA PROGRESSION EFFECTUÉE A LA SUITE DE CES OPERATIONS A FAIT TOMBER EN NOTRE POUVOIR LA LIGNE ARRIÈRE DES DEFENSES ALLEMANDES, COMPOSÉE D'UN PUSSANT SYSTÈME DE TRANCHÉES ET LES VILLAGES FORTIFIÉS DE FEUCHY-CHAPEL, FEUCHY-HYTERABAD-REDOUT, ATHIES-THELUS.

A QUATORZE HEURES, 5.816 PRISONNIERS, DONT 119 OFFICIERS, AVAIENT ETE DENOMBRÉS; MAIS CE CHIFFRE EST LOIN DE REPRÉSENTER LA PRISE DE LA JOURNÉE.

UNE FORTE PROPORTION DE PRISONNIERS APPARTIENNENT AUX DIVISIONS BAVAROISES QUI ONT EPROUVE DE GROSSES PERTES DANS LES COMBATS DE LA JOURNÉE.

LE MATERIEL CAPTURE EST COMPOSÉ DE CANONS, DE NOMBREUX MORTIERS DE TRANCHÉES ET DE MITRAILLEUSES DONT LE COMPTE N'EST PAS ENCORE ACHEVÉ.

DANS LA DIRECTION DE CAMBRAI, UNE NOUVELLE AVANCE NOUS A PORTÉS VERS LE BOIS DE HAVRAINCOURT LE VILLAGE DE DEMICOURT EST TOMBÉ ENTRE NOS MAINS.

DANS LA DIRECTION DE SAINT-QUENTIN, NOUS NOUS SOMMES EMPARÉS DE POUTRU ET DU VERGUILIER.

L'activité aérienne des derniers jours se poursuit fort active; aujourd'hui, plusieurs expéditions de bombardement ont été effectuées avec succès; nos aviateurs ont travaillé très efficacement, en liaison avec l'artillerie. Deux appareils ennemis ont été détruits; quinze autres ont été contraints d'atterrir, paraissant s'être écrasés sur le sol. Deux drachas se sont abattus en flammes. Dix des nos appareils ne sont pas rentrés.

Front belge

L'activité de l'artillerie a, de part et d'autre, été moins grande que les jours précédents. Elle a été localisée dans la région à l'est de Ramscapelle.

Front britannique

11 HEURES 20. — NOUS AVONS ATTAQUE CE MATIN, A 5 H. 30, SUR UN LARGE FRONT.

DU SUD D'ARRAS AU SUD DE LENS NOS TROUPES ONT PENETRÉ PARTOUT DANS LES LIGNES ENNEMIES. ELLES ONT REALISÉ SUR TOUS LES POINTS UNE PROGRESSION SATISFAISANTE.

VERS CAMBRAI, NOUS AVONS ENLEVE LES VILLAGES DE HERMIES ET DE BOURSIERS ET PENETRÉ DANS LE BOIS D'HAVRAINCOURT.

21 HEURES. — LES OPERATIONS SE DEROULENT AVEC SUCCÈS, CONFORMEMENT A NOTRE PLAN. LES LIGNES ENNEMIES ONT ETE ENLEVÉES DE HENIN-SUR-COEULX AUX LISIÈRES SUD DE GIVENCHY-EN-GOBELINE, SUR UNE PROFONDEUR DE T

INFORMATIONS

Ce matin paraît à l'*Officiel* la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de M. Harjes, président de la Commission de Secours Américain de la rue François-Ier.

On se souvient que M. Harjes avait été précédemment l'objet d'une forte belle citation à l'ordre du jour qu'*Excelsior* a publiée.

NAISSANCES

— La comtesse E. Boulay de la Meurthe a donné le jour à une fille : Jeanne.

— La vicomtesse de Moré de Pontgibaud, née Carayon La Tour, vient de mettre au monde un fils : Aimery-Victoire.

DEUILS

— Les obsèques de Mme Cachard, récemment décédée 4, rue Chalgrin, auront lieu à Saint-Honoré-d'Eylau, demain mercredi 11 avril, à 10 heures. On se réunira à l'église.

Nous apprenons la mort :

De Mme R. Papin, née Baillif, femme de M. Robert Papin, président de la Société sportive d'encouragement, mère du lieutenant Jacques Papin, tué à l'ennemi, et de Mme Henry Cravoisier, femme du capitaine détaillé à la mission militaire en Roumanie ;

De M. André Joly, sous-officier automobile, mort pour la France, dans un hôpital de Nancy, des suites d'une maladie contractée au front, âgé de trente-huit ans. Il avait épousé Mlle Vaillant et laisse un fils ;

De M. Alfred de Courcy, père du capitaine d'état-major de Courcy, inspecteur des forêts, de M. Gérard de Courcy et de la baronne de Saint-Palaïs, décédé à Menton ;

De Mme Léon de La Loue de Duenne, décédée à Auteuil ;

De M. Alfred Geoffroy, directeur de la manufacture de tabacs de Dijon, chevalier de la Légion d'honneur, qui a succombé à soixante-sept ans ;

Du sous-lieutenant Ogier, du 5^e d'infanterie, mort pour la France ;

Du chanoine Pierre Burnoz, vicaire général honoraire du grand séminaire d'Ajaccio ;

De M. Victor Juilliard, perceuteur des contributions en retraite, qui vient de s'éteindre à quatre-vingt-trois ans. Il était le père de M. Juilliard, l'avoué parisien ;

De la comtesse Pierre d'Absac, qui a succombé à Casse, près Bergerac ;

De M. Désiré Lachapelle, professeur honoraire de l'Université, décédé âgé de soixante-sept ans.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— A Nice sont arrivés récemment : comtesse de Louvencourt, général baron Zakomelsky, général et Mme Hanoteau, comte de Gimel, général Mélis Loop, inspecteur du service de santé de l'armée belge ; MM. Krings, W. Slattery Margell, lieutenant B. Mees, de l'armée belge, etc., etc.

— M. et Mme Henri Cain, M. Hussonot de Sonanges et M. van Castel ont quitté Nice, ainsi que la marquise Pietrosynska, qui est arrivée à Paris.

— Avant-hier a eu lieu, dans le parc de Valrose, la grande kermesse flamande de bienfaisance que nous avons annoncée. Gros succès pour le sketch : "L'Oiseau de France", du comte d'Arlincourt, et pour Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, qui interprète avec talent l'Hymne à la reine des Belges, de Mme Berthe Mendès-Moro.

PETIT COURRIER D'ITALIE

— Venant du front, S. A. R. le duc d'Aoste est arrivé à Naples à sa résidence de Capodimonte, où la duchesse d'Aoste l'avait précédé de quelques jours.

— A l'occasion du prochain mariage de donna Paola de Viggiano avec le marquis Hon. Luigi Medici del Vascello, la princesse de Viggiano donnera ces jours-ci un grand déjeuner. Le mariage civil sera célébré le 15 courant et la cérémonie religieuse aura lieu le lendemain.

Donna Paola de Viggiano, fille de feu le prince Ludovico Sanfelice de Viggiano et de la princesse, née Jeanne de Bauffremont, dame de palais de la reine d'Italie, appartient à la fois à l'une des plus anciennes et des plus nobles familles de France — les princes de Bauffremont, dont l'origine remonte à l'année 1090 — et à l'une des souches italiennes les plus purées.

— Après quelques jours passés à Naples, le marquis Carignani, ministre d'Italie près le roi des Belges, est parti pour Rome, où il se rendra au Havre.

— Le baron Romano Avezzano, ministre d'Italie près le roi de Monténégro, a quitté Naples pour rejoindre son poste à Paris.

— Le lieutenant français Bedaride vient de faire une conférence très applaudie sur la guerre.

— Le prince Aldobrandini est rentré à Rome, venant de Paris.

— Le prince et la princesse Ruspoli sont de retour en Italie.

— Le comte Luigi Primoli reprend ses matinées musicales du lundi, en sa villa Sallustiana, pour ses amis et en l'honneur des officiers blessés.

— Le sculpteur Ernesto Bioni vient de mourir à Rome, après une longue maladie.

— De Parme, on annonce la mort du comte docteur Luigi Simonetta.

— La princesse Jacques de Broglie a donné, à Rome, une réception intime, à laquelle s'étaient rendus : prince et princesse Barberini, comtesse Van de Steen, comte de Cartagena, comte Lovatelli, M. et Mme Corpetchot, Mme Besnard, MM. Krouponsky, de Morsier, Mme Avit, docteur Oreste Basilio, M. Henry Gouze, etc., etc.

— De petits diners ont eu lieu dernièrement chez donna Maria Mazzoleni et chez donna Franca Floro.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

AVIS à la Clientèle

LA SOCIÉTÉ

NESTLÉ

(Lait condensé et Farine lactée)

en raison de l'affluence des demandes, a le regret de ne pouvoir exécuter toutes les commandes.

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

par Gibson



Vers la dernière tranchée.

Mardi 10 avril 1917
LES CONTES D'EXCELSIOR

CRISE

PAR
MICHEL SORBIER

— Ah ! si j'avais encore ma mère !... Ce furent les dernières paroles de Mme Elise Bajamet, qui rentra dans sa chambre en faisant claquer la porte au nez de son mari.

La scène avait été vive. Sollicité d'avoir à payer une étole de deux mille francs que venait de se faire livrer Mme Bajamet, le chef de la communauté s'était récusé.

— Ma chère amie, tu as déjà beaucoup de fourrures, et nous sommes en guerre ! Cette double proposition se trouvait exacte, mais Elise objecta qu'une femme n'a jamais trop de fourrures et que la guerre, par hasard, n'avait pas diminué d'un leur revenus.

— Erreur !... dit M. Bajamet, car j'ai dû prévenir tous mes locataires que, n'ayant plus de charbon, je ne pourrais plus les chauffer, et tous m'ont répondu qu'ils ne paieraient plus leurs loyers.

— C'est pour cela qu'on gèle ici ? Le concierge a vidé ce matin le dernier seau de charbon dans le calorifère.

— Je ne te féliciterai pas de ta prévoyance. Et ma fourrure m'est encore plus indispensable...

— J'ai dit non ce sera non !...

Le somptueux immeuble de Ferdinand Bajamet n'était qu'une immense glacière. Les locataires du premier, du quatrième et du cinquième s'en allèrent dans le Midi, ceux du deuxième et du troisième s'étallèrent à l'hôtel.

Et Bajamet connaît le froid dans son luxueux rez-de-chaussée.

Sa femme avait trouvé une solution : elle ne quittait plus son lit. La femme de chambre renouvelait sa bouteille d'eau chaude en même temps qu'elle lui apportait ses repas.

Bajamet était allé supplier vainement son fournisseur de charbon, puis il avait cherché ailleurs. On l'avait vu rôder sur les bords de la Seine, depuis Bercy jusqu'au Point-du-Jour; il avait fait d'extraordinaires stations dans les entrepôts vides des chemins de fer. Il sortait de chez lui le matin, il n'y rentrait que le soir, boitant, à cause de terribles engelures. Il suivait les livreurs de charbon jusque dans des quartiers invraisemblables, en essayant de les corrompre. Mais la malchance le poursuivait. Il se heurtait partout à d'ironiques fins de non-recevoir.

Terrassé par le sort et un rhume déstastreux, Ferdinand abandonna la partie et résolut d'attendre le dégel.

Couvrit de sa pelisse, chaussé de snow-boots, il arpenta sa chambre en soufflant dans ses doigts.

Pendant ce temps-là, douillettement étendue dans son lit, Elise admirait sa nouvelle fourrure. Seul restait à résoudre le problème des deux mille francs.

Le martyre du froid qu'endurait Bajamet, elle en connaissait toutes les phases, sa femme de chambre lui rapportait exactement chacune des plaintes désespérées du malheureux.

Vers onze heures, ce jour-là, Ferdinand Bajamet résolut, pour se réchauffer, d'aller faire des exercices physiques dans la galerie. Par la porte entrouverte de la chambre de sa femme, il aperçut (spectacle stupéfiant !) une grille débordeante de charbon incandescent.

Dès lors, bannissant toute autre pensée, Bajamet ne sentit plus en lui qu'un désir fou, un désir animal, de s'approcher du foyer et d'y réchauffer ses pauvres membres.

Seulement, on ne pénétre pas ainsi dans la chambre d'une Mme Bajamet courroulée. Il fallait un prétexte. Ferdinand comprit que la meilleure entrée en matière était de parler à Elise de sa fameuse fourrure. Il poussa résolument la porte et ses premières paroles furent celles qui convenaient :

— En somme, chère amie, j'ai réfléchi...

Les querelles sont apaisées. Elise a mis la fourrure sur ses épaules. Bajamet, débarrassé de son passe-montagne, se chauffe voluptueusement. On cause, on est heureux.

— Dis-moi, ma chérie, ne trouves-tu pas que cette grille aurait besoin d'être ranimée ? Si tu demandais du charbon, puisque tu as réussi à en avoir. Je crains que ce feu merveilleux ne s'éteigne.

— Mais, répondit Elise... c'est que je n'ai pas un brin de charbon de plus ! Cette grille, c'est Victoire qui l'a emplie avec un petit sac qu'elle a été chercher en faisant la queue pendant plus d'une heure... et cette fille m'a déclaré qu'elle ne recommencera pas une pareille corvée... Dans une demi-heure, le feu sera éteint. J'en serai quitte pour me recoucher !

— Bien joué !... soupira Bajamet. Mais voilà dix pauvres kilos de charbon qui m'auront coûté bien cher !!!

Michel SORBIER.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à priori nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Pour les cultures des régions récupérées

Un marché destiné à la fourniture des agriculteurs en plants à repiquer, tels que poireaux, oignons, choux, etc., se tiendra le mercredi, aux Halles, le matin de bonne heure, et à la Bourse d'commerce l'après-midi.

Plusieurs hectares des anciennes pépinières de Trianon viennent d'être spécialement affectés à cette culture, plus particulièrement destinée aux régions récupérées. Dès leur retour, les réfugiés pourront ainsi remettre leurs potagers en état de rapide production.

LES THÉATRES

A L'OPÉRA

Adélaïde, ballet en un acte, de M. Maurice Ravel.

Il y a quelques mois, M. Rouché nous connaît à la représentation d'un ballet nouveau : les *Abéolies*, qui ne sont que l'adaptation scénique de certain Scherzo fantastique du jeune et remarquable compositeur russe M. Igor Stravinsky, et dont la durée ne dépasse point quarante minutes. Aujourd'hui, sa générosité musicale nous accorde soixante secondes de plus avec *Adélaïde ou le Langage des fleurs!* Or, cette *Adélaïde* n'est, tout simplement, que j'amise en action, dans d'élegant costumes 1830, des Dances de M. Ravel, publiées sous le titre de : *Valses nobles et sentimentales*, et devraient, paraît-il, introuvable.

Ces danses, conçues pour le piano, furent ensuite instrumentées, et l'auteur ayant imaginé un scénario qui put s'y adapter, les Ballets russes leur accordèrent une brillante hospitalité lors de leur dernière saison au Châtelet.

Je ne sache pas que le succès en ait été tel qu'il imposa au directeur de l'Opéra l'obligation de les inscrire à son répertoire.

Lorsque M. Rouché, lors de son entrée au Palais Garnier, fit part à la presse de son désir de rénover la danse en lui accordant une large place dans ses préoccupations artistiques, tout le monde s'en réjouit, et l'on s'imagine qu'il allait demander à des poètes inspi-



M. MAURICE RAVEL

res des livrets qu'il confierait, le moment venu, à des musiciens de son choix. On se voyait déjà à la veille de spectacles merveilleux, d'une incomparable tenue d'art... Et voici qu'aujourd'hui d'aucuns se demandent s'il nous faudra en rabattre et si l'intention du sympathique directeur est de se contenter, à l'avenir, de la transformation, en actes dansés, de « scherzos fantastiques » et de « suites de valses » instrumentées après coup. Rien de mieux que d'emprunter aux Russes ce qu'ils ont de bon; mais il serait dangereux de les imiter en tout et principalement dans cette manie d'abimer de superbes poèmes symphoniques, comme *Thamar* et *Schérhazade*, en leur faisant subir l'outrage d'adaptations scéniques auxquelles leurs auteurs n'avaient certes jamais songé. Il est vrai qu'ici les compositeurs, heureux de figurer sur l'affiche, donneront toutes les autorisations désirées et que, de plus, en un pareil moment, notre Académie nationale de musique et de danse ne peut toujours agir comme elle le souhaiterait.

C'est pourquoi, puisqu'elle ne nous offre ce soir qu'*Adélaïde*, sachons nous en contenter.

Au surplus, si le public trouve un peu monotone cette série de valses, que ne coupe au moins une partie de scène, même pour les parties mimées, les musiciens auront plaisir à constater de quelle façon ingénue M. Ravel a transporté ses danses du piano à l'orchestre. Ils remarqueront la discrétion et l'élégance savante avec lesquelles il a accompli ce travail périlleux. En effet, pas un instant on ne s'aperçoit que ces morceaux furent conçus pour l'instrument que détestait si particulièrement Reyer. Il a enveloppé ses mélodies (si j'ose ainsi les nommer!), ses rythmes, ses accompagnements, voire ses dissonances, beaucoup trop nombreuses et superficies, à mon gré, de sonorités adéquates et délicieusement voilées, leur donnant ainsi une sorte de caractère 1830 tout à fait réussi.

Par exemple, certains éclats de piston ne sont pas sans me déplaire dans la première valse, qui n'est point la meilleure; mais comme la seconde, entièrement mimée, est charmante d'orchestre, comme le sentiment en est joli, avec ses cors et ses trompettes en sourdine! La troisième, dansée d'abord par Mlle Boni et par M. Aveline, avant que d'autres couples se joignent à eux, est bien séduisante aussi avec son quatuor discret, accompagnant d'exquises mélancolies de cor anglais et de flûte. La douceur de la quatrième valse me parut très pénétrante, et quant à la dernière, avec ses poétiques retours de motifs, tandis que nos regards se trouvent charmés par une mise en scène captivante au possible, elle termine le plus heureusement du monde cette courte fantaisie chorégraphique d'un musicien admirablement doué, mais que l'horreur du déjà entendu pousse trop fréquemment vers la bizarrie, et que les lauriers de M. Debussy ne cessent de troubler un peu trop visiblement.

Mme Aida Boni fut une exquise Adélaïde, à laquelle M. Aveline donna un rôle mieux la réplique, et la chorégraphie de M. Ambrozin a droit à tous les éloges. Il faut en dire autant de l'orchestre.

Fernand LE BORNE.

AU THÉÂTRE ÉDOUARD VII

La Foile Nuit ou le Dérivatif, conte galant, en trois actes, de MM. Félix Gendre et A. Mouzey-Eon, musique de Marcel Pollet.

Nous sommes, cela se conçoit, si préoccupés de la guerre que nous empruntons des mots et des métaphores au vocabulaire militaire ou historique pour signifier la moindre chose, par exemple une entreprise impossible. Chacun sait, d'ailleurs, qu'impossible n'est pas français (notre langue est si pauvre!). Il faut donc recourir, comme l'abbé Delille, à des périphrases. Nous disons : « Cela est impraticable... comme de percer un front. » Cette comparaison est tombée en désuétude depuis le mois dernier.

Les étudiants demandent au passé des images moins élémentaires et plus prétentieuses. Un personnage de la *Princesse Georges* appelle un autre personnage, qui se défend : « Bomarund!, et l'autre, qui se flatte d'être inexplicable, répond : « Gibraltar! » Tout le monde aujourd'hui encore comprend *Gibraltar*, et il faut croire que le 2 décembre 1871, lorsque la *Princesse Georges* fut représentée pour la première fois au théâtre du Gymnase-Dramatique, on se rappelait encore que la forteresse de Bomarsund, dans les îles Aland, fut prise par les Russes et les Anglais en 1854. Nous

choisissons volontiers Berg-op-Zoom pour symbole de l'impossible; mais, est-ce bien parce que nous savons que cette ville forte et, par définition, à l'épreuve de tous les assauts, fut emportée trois fois : en 880 par les Normands, en 1747 et en 1795 par les Français; ou bien, est-ce parce que la pièce de M. Sacha Guitry nous a laissé un excellent souvenir?

Peu importe: il est une entreprise plus scandaleuse que d'emporter Berg-op-Zoom, plus malaisée que d'enlever Bomarsund, plus invraisemblable que de réduire Gibraltar: c'est de raconter le *Dérivatif* aux lecteurs d'*Excelsior* qui veulent être respectés.

M. Franck, directeur du Théâtre Édouard-VII, ne nous a pas pris en traître : « Ce que j'écris, a dit le poète,

« Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines. »

M. Franck a mis sur ses affiches la mention suivante, en prose :

« Cette pièce n'est pas pour les jeunes filles. »

Il y a une nuance. Le *Dérivatif* non seulement n'est pas pour les jeunes filles, surtout pour celles dont on coupe le pain en tartines; mais il n'est même pas pour les grandes. Nous saurons trop féliciter M. Franck de sa loyauté: elle sera récompensée, la vertu l'est toujours. Les jeunes filles furent un spectacle qui leur est contre-indiqué; les permissionnaires, qui n'ont pas droit aux yeux, y affluèrent. Ils passeront une bonne soirée, à la fin de laquelle je n'ose dire qu'ils se sentiront meilleurs, mais je me plaît à croire que leur vertu naturelle ne sera pas entamée sérieusement.

Le *Dérivatif* est du La Fontaine tout pur; mais ce n'est pas une fable. Ce serait plutôt un fabliau. Je crois même vaguement me rappeler que des sujets analogues furent traités par nos vieux auteurs. Il y a aussi, dans l'Arioste, le frère de Bradamante. Le *Dérivatif* est, bien entendu, une pièce dix-huitième siècle. Le lieu de l'action est un château. On frémît quand on imagine, d'après les romanciers et les conteurs, ce qu'était la vie de château à cette époque-là. La jeune duchesse Silvérie est réveillée: elle aspire au mariage. Sa gouvernante et l'abbé — car il y a un abbé, bien entendu, et si cet abbé n'était M. Harry Baur, je dirais même un petit abbé — sa gouvernante et l'abbé craignent de perdre leur situation si elle se marie; et comme cette gouvernante et cet abbé sont d'une naïveté extrême, ils croient qu'il suffira de donner à Silvérie une aimable compagne pour la détourner du mariage. L'aimable compagne a un frère qui lui ressemble comme une sœur. Vous devinez ce qui s'ensuit, et que le *Dérivatif*, selon toutes les règles de Berquin, finit par un mariage. Eh! direz-vous, c'était bien la peine d'invoquer les précédents de Gibraltar, de Bomarsund et de Berg-op-Zoom! Ce conte galant est la même innocence. — Parbleu! C'est que je l'ai raconté à ma manière: je vous jure que j'ai eu du mal, et j'ai d'autant plus de mérite que les Normands en 880, ainsi que les Français en 1747 et en 1795, M. Jean Silvestre a pris Berg-op-Zoom.

Le *Dérivatif* est joué à ravir par Mme Marguerite Deval, qui a tant d'esprit dans toute sa petite personne — le diable au corps, beaucoup de diable, très peu de corps — ; par M. Harry Baur, qui, dans toute sa grande personne, a tant de finesse: par la charmante Mlle Marken. J'allais, par mégarde, attribuer la même épithète à M. Jean Silvestre. Il est déjà rare que les femmes portent bien le travesti, plus rare que les hommes le fassent passer: c'est encore Berg-op-Zoom; ainsi que les Normands en 880, ainsi que les Français en 1747 et en 1795, M. Jean Silvestre a pris Berg-op-Zoom.

Le *Dérivatif* est, comme l'on disait jadis, mêlé de couples, dont la musique de M. Marcel Pollet, est agréable et légère. On conviendra que, si elle n'était pas légère, M. Marcel Pollet témoignerait un étrange esprit de contradiction.

Abel HERMANT.

Opéra. — Après-demain *Aida* sera donnée, en matinée également. Le public s'apprête à renouveler l'accueil exceptionnellement favorable fait naguère au chef-d'œuvre de Verdi interprété par Miles Demongeot et Borel, par MM. Laffitte, Noté, Hubert, Gresse, etc.

Tous les admirateurs de l'œuvre du maître Alfred Bruneau ont appris avec plaisir que *Messidor* sera représenté à la soirée de dimanche prochain. Ce sont, en effet, des pages qui comptent parmi les plus fortes, d'inspiration la plus élevée, dans la musique française contemporaine. Mises en relief comme elles le sont par de remarquables artistes, elles méritent pleinement le grand succès qui leur est fait.

Gaumont-Palace. — Immense succès avec le 1^{er} et dernier épisode de *Jude*, la délicieuse comédie romantique *David Garrick*, un des plus grands chefs-d'œuvre de l'écran; enfin, *Les Cloches de Pâques*, avec récitatif, orchestration spéciale, soli et chœurs.

Aujourd'hui et demain, soirées; jeudi, matinée et soirée.

Loc. 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marca-1673.

Cet après-midi : **Th.-Français**, 1 h. 30, le *Dépit amoureux*, le *Bourgeois gentilhomme*. **Trianon-Lyrique**, 2 h. 15, les *Voitures versées*, la *Fille du Régiment*.

Ce soir : **Opéra**, jeudi matin, *Aida*. **Th.-Français**, 7 h. 45, *L'autre Danger*. **Opéra-Comique**, jeudi, 7 h. 45, *Aphrodite*. **Odéon**, 7 h. 45, *L'aventurier*.

Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., *les Nouveaux Riches*, mardi, jeudi, sam., dim.

Variétés (Gut. 09-92), tous les soirs, 8 h. 15, *Roi de l'Air*.

Gymnase, jeudi, la *Volonté de l'Homme*.

Antoine, 8 h. 30, *Monsieur Beverley*.

Renaissance, 8 h., le *Minaret*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son fils*.

Trianon-Lyrique, 8 h., la *Fille de Mme Angot*.

Porte-Saint-Martin, jeudi, la *Jeunesse de Louis XIV*.

Nouvel-Ambigu, mercredi, *Lili*.

Réjane, 8 h., *Within the law*.

Châtelet, 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.

Apollo (Central 72-21), 8 h., *Mam'zelle Vendémiaire*.

Athènes, 8 h. 30, *Chichi*.

Cluny, 8 h. 15, *la Marraine de Charley*.

Capucines, 8 h. 30, *Où camp-1-on? Aux Capucines*, revue. *Au-dessus de l'entresol*.

Edouard-VII, 8 h. 30, *la Folle nuit ou le Dérivatif*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *le Baiser mortel*; *Un Réveillon au Pére-Lachaise*.

Th. Michel, 8 h. 45, *Carnavella*.

Scala, 8 h. 15, *Champignol malgré lui*.

MUSIC-HALLS

Olympia, 8 h. 30, *Vedettes et Attractions*.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *la Revue des Bobards*.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 20 et 8 h. 15, *David*.

Garrick; *Jude*. **Loc.** 4, r. Forest 11 heures. Tél. Marc. 16-73.

L'incroyable Aventure de Valentin Torras Prisonnier de Guerre en Allemagne

III
CHEMNITZ
(Suite.)

Je dormis sans me réveiller jusqu'au lendemain matin. Mais mon sommeil fut troublé par d'horribles cauchemars. C'était tantôt d'Avignon, le stylographie à la main, qui voulait me contraindre à signer, tantôt le soldat assassin qui me poursuivait avec son fusil. Et je voyais partout du sang. Il coulait à travers le bureau de l'officier allemand, en couvrant tout le plancher, puis montait jusqu'à ma poitrine, jusqu'à ma gorge, et finissait par entrer dans ma bouche.

La soif me réveilla. Je n'avais pas faim, mais j'éprouvais un besoin irrésistible de boire quelque chose de froid. Ma langue se collait à mon palais. La salivation m'était devenue impossible. Je puis affirmer, moi qui ai souffert durant ma captivité en Allemagne de la soif et de la faim, que le premier de ces deux tourments est de beaucoup le plus horrible, surtout quand on est blessé comme je l'étais.

Je me trainai jusqu'à la porte et je me mis à la heurter à coups de pied et de poing. Au bout d'un moment on tira le verrou du dehors et un soldat entra. Il me regarda avec étonnement, me dit quelque chose que je ne compris pas et referma la porte avec soin.

Bientôt celle-ci se rouvrit et le même soldat déposa sur la paille une assiette avec une espèce de soupe froide et un morceau de pain noir.

— De l'eau! de l'eau! implorai-je en allemand, car je connaissais par hasard ce mot.

Il revint au bout de quelques minutes avec une cruche à demi remplie d'eau. Je la lui arrachai des mains et bus avidement tout son contenu. C'était une eau assez trouble et qui n'avait point très bon goût; mais elle me sembla prêtre, fraîche et cristalline. Je sentis qu'elle me rendrait la vie.

Je fis un effort suprême et parvins à me mettre debout; puis, quand le soldat fut reparti, je commençai à réfléchir. Tout mon cou était enflé et ma blessure me faisait grand mal. Mais je pensai que, puisque mes bourreaux me donnaient de l'eau, de la soupe et de pain, je devais être dans un état de santé assez bon pour pouvoir vivre. Et je dévorai le pain et la soupe.

Je restai quatre jours dans ce cachot. Tous les jours un soldat m'apportait ma pitance et la porte se refermait sur lui jusqu'au lendemain.

Comme mon cou enflait de plus en plus, je commençais à craindre que la gangrène ne s'y mit. Et je formais le projet de faire un vacarme infernal, de donner des coups de poing dans le mur, de me jeter sur mon geôlier, en un mot d'essayer de tous les moyens en mon pouvoir pour forcer mes bourreaux à me tirer de ma cellule, quand dans l'après-midi du quatrième jour je vis entrer un feldwebel aux gestes brusques qui m'ordonna de me suivre et me reconduire à l'écurie où étaient parqués quelques-uns de mes compagnons de voyage.

— Je le suppliai de me faire entrer à l'infirmière; soit qu'il ne comprît pas le français, soit qu'on le lui eût défendu, il me répondit : « Nein, nein », et s'en alla sans retourner la tête.

Mes compagnons m'entourèrent et me demanderont ce qui m'était arrivé. Je leur contai mes tristes aventures, et ils me félicitèrent d'être encore en vie. Un Français qui savait un peu de médecine, sans être docteur de profession, se chargea de me soigner. Il alla à l'infirmière et y demanda de la charpie et de la teinture d'iode. Pendant un mois et demi, il me fit un pansement chaque matin. L'enflure diminua peu à peu, la blessure finit par se fermer et il ne m'en reste aujourd'hui qu'une cicatrice ineffaçable.

Je m'aperçus que j'ai à peine parlé de notre installation à Chemnitz. Je vais raconter maintenant comment nous vivions dans ce camp.

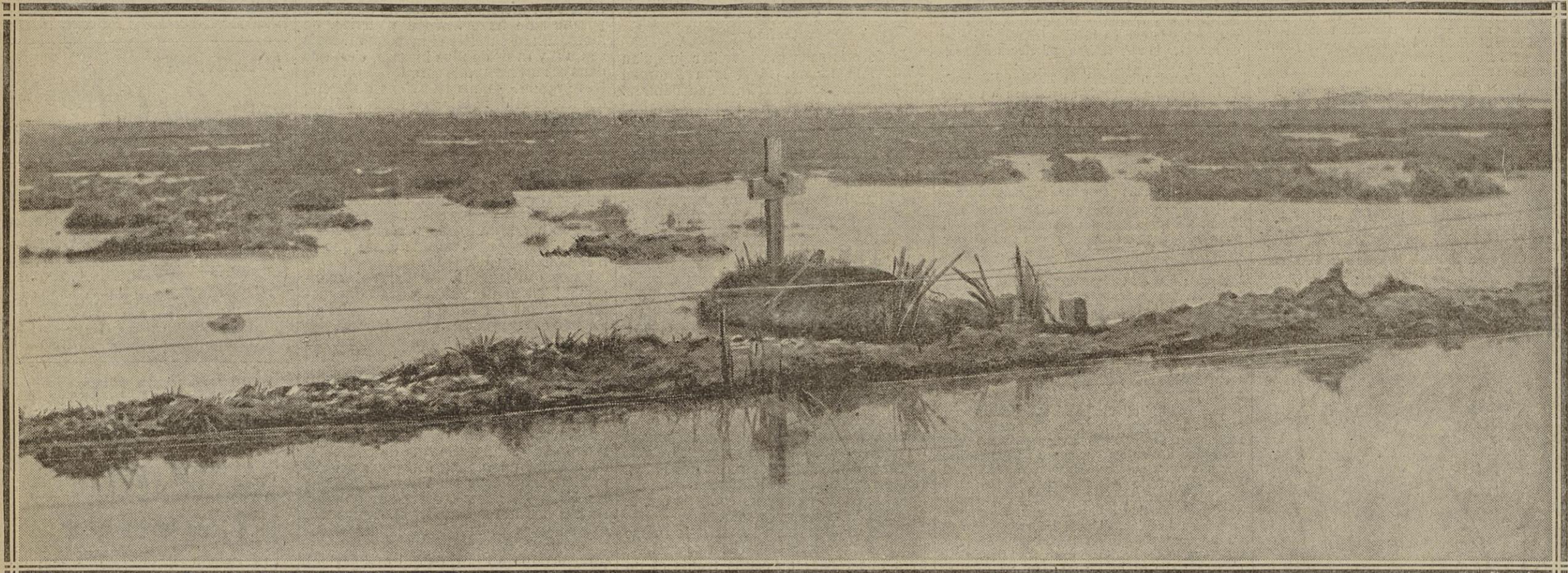
La caserne avait d'immenses écuries; c'étaient

CE QUE VOUS DÉSIREZ
et qui serait trop coûteux, neuf,
VOUS LE DÉCOUVRIREZ
dans les « Occasions » de nos « PETITS ANNONCES »

EXCELSIOR

C'EST UNE OFFRE PASSIVE
que représente un écrit au « A LOUER ».
Nos ANNONCES sont ACTIVES
elles vont chercher le futur locataire chez lui.

La tombe d'un soldat belge, en toute première ligne, sur le front inondé de l'Yser

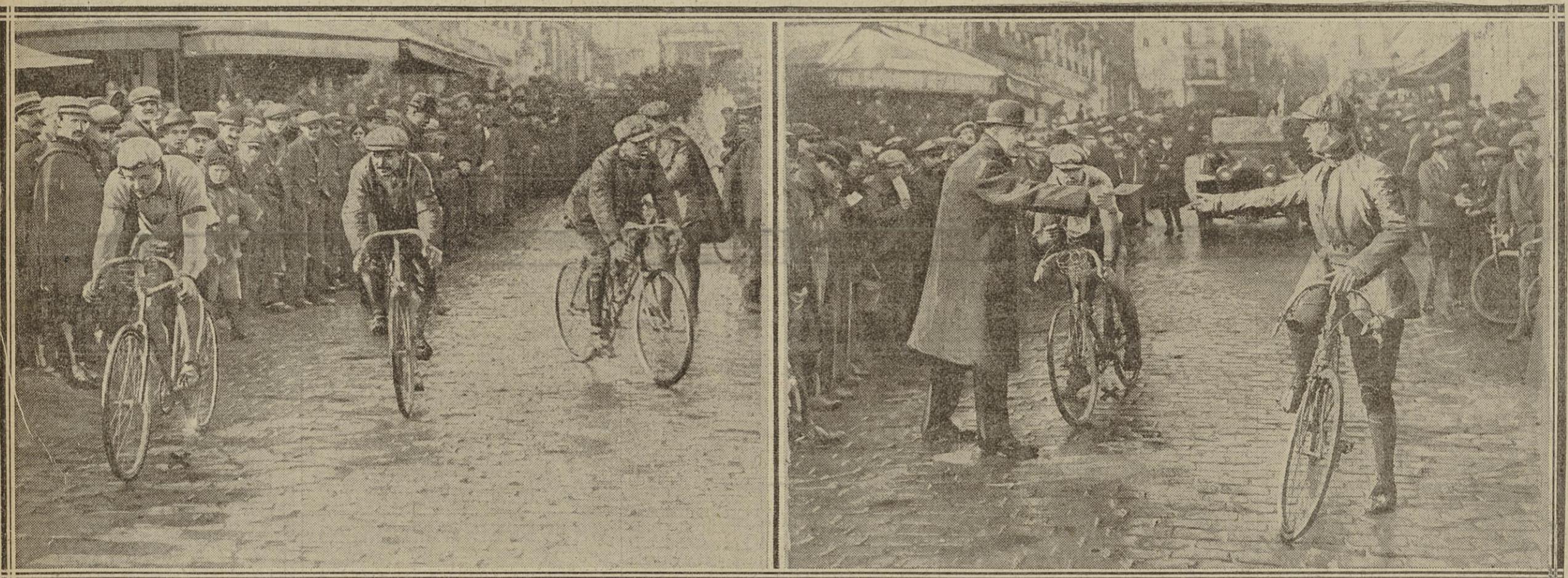


GAGNEES PAR L'INONDATION, QUELQUES CROIX SE DRESSENT AINSI AU-DESSUS DES MARECAGES QUI SEPARENT LES COMBATTANTS

Les artilleries de campagne et de tranchées ont manifesté une certaine activité ces jours derniers sur le front de Belgique vers Dixmude, la maison du Passeur et Hetsas, tandis que l'ennemi recommençait à bombarder Ramskapelle. Sur cette partie du front, les inon-

dations provoquées par nos alliés séparent toujours les combattants, rendant difficiles les actions d'infanterie. Voici, au bord de l'Yser, la tombe d'un soldat belge entourée par les eaux devant les premières lignes. Les positions allemandes se trouvent juste en face.

L'arrivée de Tours-Paris, la première course cycliste depuis le début de la guerre



LE BELGE DERUYTER (X) ARRIVE PREMIER AU CONTRÔLE DE SAINT-CLOUD
La première course cycliste sur route organisée depuis le début de la guerre s'est déroulée hier sur le parcours Tours-Paris, soit 250 kilomètres. L'épreuve avait réuni quarante-cinq concurrents et le départ fut donné à Tours à 7 heures et demie. L'arrivée a eu lieu au

ARRIVÉE DE NOËL (X), SECOND. ON REMET SA FICHE À SON ENTRAÎNEUR
Vélodrome d'hiver. Voici le passage des deux premiers au dernier contrôle de Saint-Cloud : 1^{er} Deruyter, arrivé à 15 h. 36 et André Noël, arrivé à 16 heures. Sur la seconde photo, on voit André Noël à droite et, à gauche, son entraîneur prenant sa fiche de contrôle.

Sur les chemins des pays libérés : ceux qui s'en vont, ceux qui arrivent



PRÈS DE GUICARD, DES HABITANTS ÉVACUÉS À L'ARRIÈRE CROISENT UN CONVOI DE RAVITAILLEMENT EN ROUTE POUR L'AVANT
Les chemins des régions libérées remis en état présentent, depuis les premiers jours du recul allemand, une très grande animation. Les troupes en marche vers les nouvelles lignes, les convois d'artillerie et de ravitaillement, les automobiles, se succèdent sans

interruption, croisant les hommes qui retournent au cantonnement et les habitants des villages reconquis, que l'on évacue faute de pouvoir leur donner un abri. Voici, près du village de Guiscard, une rencontre de ces pauvres gens et d'un convoi de ravitaillement,